

J'avais souvent rencontré dans ma vie, et sous des cieux divers, des nomades en marche. Mais les plus déshérités et les plus humbles avaient toujours un bagage, si pauvre et primitif qu'il fût, et porté par des animaux de bât, au moins quelques bourricots exténués. Les Masaï, eux, allaient sans paquet, sans un ballot, sans une toile pour les abriter, ni un ustensile pour préparer la nourriture, sans une charge, sans une entrave.

Le troupeau autour duquel s'ordonnait le convoi était composé d'une centaine de vaches maigres et chétives. L'épine dorsale et les côtes se dressaient sous leur peau avec autant de relief que sur un squelette. Et cette peau terne, lâche, était couverte de déchirures sanguinolentes aux lèvres desquelles se gorgeaient des essaims de mouches. Mais la tribu, ou plutôt le clan dont ce malheureux bétail était le bien unique, ne portait aucun des stigmates habituels de la misère : crainte, abêtissement, tristesse ou servilité. Ces femmes sous leur cotonnades en guenilles, ces hommes dénudés plus que vêtus par le morceau d'étoffe jeté sur une épaule du côté où ils tenaient leur lance – tous, ils allaient les reins fermes, la nuque droite et le front orgueilleux. Des rires et des cris violents couraient le long de leur file. Personne au monde n'était aussi riche qu'eux, justement parce qu'ils ne possédaient rien et ne désiraient pas davantage.

La colonne des Masaï tenait toute la largeur du chemin. Il leur eût été facile, pour laisser passer notre voiture, d'aligner leur troupeau le long de la piste. Ils n'y songèrent pas. Bogo dut s'engager dans les plis de brousse pour remonter le convoi. A sa tête marchaient les jeunes guerriers du clan, trois moranes casqués de cheveux et d'argile rouges. Le premier des trois, le plus haut, le plus beau et le plus insolent était Oriounga.

Je me penchai à la portière et lui criai :

- *Kouahéri*

Les enfants et quelques femmes qui venaient derrière le *morane* me rendirent joyeusement le salut rituel. Oriounga ne tourna pas la tête.